

Écrire l'émancipation

La création littéraire et artistique est longtemps restée l'apanage des hommes. Ce n'est qu'au XIX^e siècle que l'autonomie des femmes artistes est peu à peu reconnue.

> PAR CLAIRE BLANDIN, MAÎTRESSE DE CONFÉRENCES À L'UNIVERSITÉ PARIS-EST CRÉTEIL

Depuis la fin du XVIII^e siècle, les combats des femmes sont passés par les scènes artistiques et médiatiques. C'est même la complémentarité entre ces modes d'expression qui fait, sans soute, la spécificité de ces luttes qui marquent la culture. Toutes les pratiques sont concernées.

Des salonnières aux femmes de lettres

Dans la France du XVIII^e siècle, les « salonnières » sont nombreuses : les femmes acquièrent une existence sociale en se faisant animatrices de salons littéraires ou philosophiques. Certaines, comme Mme de Staél, utilisent même la presse naissante pour faire circuler leurs idées. C'est ensuite par l'écriture théâtrale qu'une des premières figures du féminisme, Olympe de Gouges, accède à une existence sociale. Elle est guillotinée en 1794, après avoir été actrice de la Révolution française et auteure de la Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne. Par son parcours, Olympe de Gouges montre déjà la corrélation entre engagement artistique et médiatisation des combats des femmes. Si elle fait ses premières armes sur les scènes de théâtre, c'est de la révolution de la presse qu'elle profite après 1789 pour prendre la parole, au nom des femmes. Elle diffuse des brochures sur des sujets aussi variés que la propreté des rues ou le sort des bâtards. Les pseudonymes utilisés par ces premières féministes sont souvent des noms de théâtre.

Au début du XIX^e siècle, alors que l'Empire assigne les femmes au foyer, ce sont à nouveaux des auteures qui font entendre leurs voix. Constance Pipelet publie à partir de 1808 le périodique *L'Athénée des femmes*. Elle médiatise les idées émancipatrices présentes dans son *Épître aux femmes* (1797). Tout au long du XIX^e siècle, cette expression artistique et médiatique reste le seul moyen pour les femmes de se faire connaître. Désirée Véret l'écrit en 1832 dans *La Femme*

nouvelle : « Par mes œuvres on saura mon nom. » Avec des titres comme *La Femme libre* ou *Le Journal des femmes*, les femmes disposent dans les années 1830 de nombreuses tribunes. Nombre d'entre elles associent, dans leurs combats, émancipation féminine et émancipation ouvrière, à l'exemple de Flora Tristan. Dans le journal qu'elle publie en 1844 sous le titre *Tour de France*, cette dernière raconte son quotidien de militante diffusant *L'Union ouvrière*.

C'est l'arme de la pétition que ces femmes combattant pour leurs droits utilisent en 1848. Femme de lettres, Eugénie Niboyet prend avec son journal *La Voix des femmes* la tête des revendications d'égalité. Puisque la question est si présente dans les idéaux de 1848, comment les femmes en seraient-elles encore exclues ? George Sand incarne cet engagement des femmes dans la révolution de 1848. La romancière, reconnue depuis une dizaine d'années pour son œuvre de fiction, se lance dans les écrits politiques et de presse à cette occasion.

Une plus grande visibilité

L'oppression politique est si vive sous le Second Empire que c'est par le roman que les idées féministes continuent à circuler, comme dans *Une vieille fille* publiée en 1864 par André Léo (Léodile Champseix). Ensuite, les femmes utilisent dès ses débuts la liberté de la presse proclamée par la III^e République. Fondée par Hubertine Auclert en 1881, *La Citoyenne* fut le premier organe des suffragettes. Le quotidien *La Fronde*, créé par Marguerite Durand, tire, à partir de 1897, à 200 000 exemplaires. Le journal est écrit, administré et dirigé par des femmes ; il accueille Séverine, pionnière du journalisme féminin, et de nombreuses femmes de lettres dans sa rédaction. Elles y adoptent le reportage et les nouvelles formes de journalisme d'information de cette Belle Époque qui est aussi celle de la presse. Le journal milite pour l'éducation et le travail

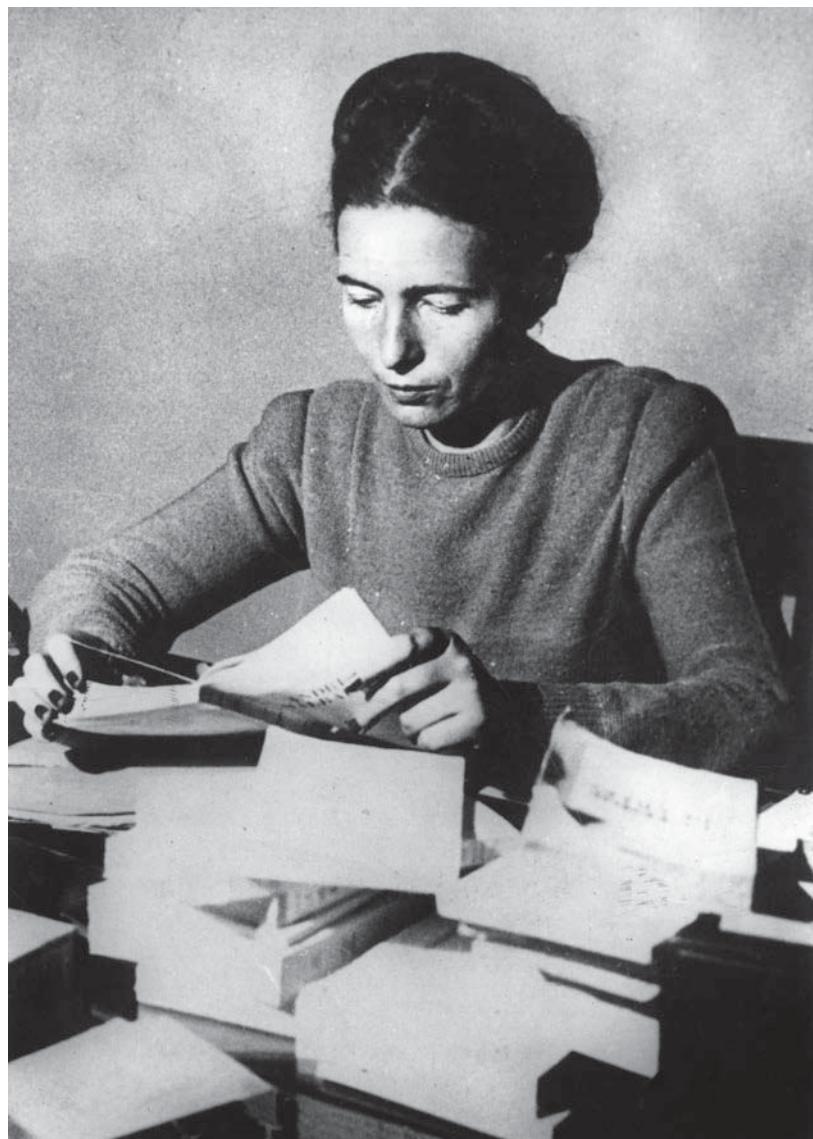
des femmes, et soutient Jeanne Chauvin, qui devient en 1899 la première avocate de France. L'autonomie des femmes artistes est reconnue durant la même période. Fondée par la sculptrice Hélène Bertaux, l'Union des femmes peintres et sculpteurs leur permet de créer et d'exposer collectivement leurs œuvres. Telle Rosa Bonheur, quelques-unes de ces artistes remettent en cause, par leur succès, les rapports sociaux entre les sexes.

Pendant l'entre-deux-guerres, c'est le roman d'un homme, Victor Margueritte, qui, sous les traits de *La Garçonne*, met en scène une femme nouvelle. Le roman fait scandale, et connaît un immense succès. Fondatrice de *La Femme nouvelle*, Louise Weiss renouvelle les modes d'action médiatiques des femmes : les actions publiques en faveur du droit de vote se multiplient, et la victoire du Front populaire donne un immense espoir aux femmes.

Un féminisme de la subversion

Le détonateur de la deuxième vague du féminisme, est, sans doute, le livre d'une femme. *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir paraît en 1949, et montre aux femmes l'immense chemin à parcourir vers leur liberté. La philosophe enquête sur l'histoire, les mythes, la famille... pour battre en brèche le déterminisme naturel (« On ne naît pas femme, on le devient »). L'ouvrage connaît immédiatement le succès, et influence durablement ses plus jeunes lectrices.

Dans les années 1970, la subversion du mouvement des femmes est largement artistique et médiatique. Les féministes proclament que leur corps leur appartient, et utilisent le 5 avril 1971 la tribune du *Nouvel Observateur* pour publier le premier grand manifeste en faveur de la libéralisation de l'interruption volontaire de grossesse. Les actrices Delphine Seyrig et Catherine Deneuve apportent leur soutien. La créativité du mouvement se manifeste ensuite dans la multiplication des revues : *Le torchon brûle*, *Sorcières*, *Nouvelles questions féministes*, *Pénélope*... La presse féminine elle-même devient un lieu d'expression du féminisme au début des années 1970 : Ménie Grégoire prend la parole dans *Elle*, *Marie-Claire* s'engage dans la lutte pour l'avortement. En psychanalyse, en littérature, en histoire ou en anthropologie, les travaux déstabilisant l'ordre établi et remettant en cause la domination masculine se multiplient au cours des années 1970. Luce Irigaray renouvelle, en 1974, les études sur la sexualité féminine ; Nicole-Claude Mathieu réinvente « l'anthropologie des sexes ». Dans les années 1980, ces femmes chercheuses commencent à s'organiser en réseaux. Sous la direction de Michelle Perrot et Georges Duby, *l'Histoire des femmes en Occident* (cinq volumes parus au début des années 1990) montre la dimension internationale de ces échanges. Pour cette génération, la création est perçue comme un des signes que la femme ne peut être enfermée dans son rôle



© MONDADORI PORTFOLIO/RUE DES ARCHIVES

▲ **Une intellectuelle féministe.** simone de Beauvoir dans les années 1940.

familial et domestique. Benoîte Groult devient ainsi féministe par son écriture romanesque ; les plasticiennes se retrouvent au sein de collectifs de création.

Au milieu des années 1990, c'est à nouveau par la presse grand public que le mouvement en faveur de la parité en politique se fait connaître. La lutte contre le sexism des représentations médiatiques et publicitaires est aussi devenue une dimension essentielle des combats. Aujourd'hui, la troisième vague du féminisme se fonde sur un militantisme artistique et médiatique : elle est portée par les romans de Virginie Despentes ou les vidéos de Valérie Mréjen et développe dans les nouveaux médias (blog, Tumblr) ses espaces d'expression.

SAVOIR +

- ECK Hélène, BLANDIN Claire (sous la dir. de). « *La Vie des femmes* » : la presse féminine aux xix^e et xx^e siècles. Paris : éditions Panthéon-Assas, 2010.